

Published in Le Nouvel Observateur, 11/12/02

L'Islam arabe entre désir d'Istanbul et peur d'Ankara

Percy Kemp

L'impasse politique dans laquelle les Arabes se retrouvent depuis le 11 septembre laisse à penser qu'il est temps pour eux de substituer aux armes non-conventionnelles une arme plus acceptable. La violence de la réaction occidentale au 11 septembre aura en effet démontré les dangers inhérents à la guérilla et au terrorisme, alors que la crise irakienne aura prouvé l'inanité des programmes d'armes de destruction massive et le lâchage pakistanais celle de la « bombe islamique ».

Du temps des croisades le choix avait déjà été entre Saladin et les Assassins. Aujourd'hui le choix est reposé, et les Arabes, orphelins d'un Etat fort, sont de plus en plus séduits par les émules du Vieux de la Montagne comme l'atteste la recrudescence des attentats. Aujourd'hui plus que jamais les Arabes ont besoin d'un nouveau Saladin, puissant, réaliste, et susceptible de les détourner des Assassins des temps modernes.

Eu égard aux enseignements de l'Histoire, c'est paradoxalement la Turquie laïque de Mustafa Kemal qui semble la mieux placée pour jouer un tel rôle.

Désir d'Istanbul

C'est au XIII^{ème} siècle que les Turcs ottomans d'Asie centrale, bousculés par les Mongols, arrivèrent en Asie mineure où ils se mirent au service des sultans seldjoukides qui leur assignèrent un fief sur les marches occidentales du Domaine de l'Islam. Bousculant les roitelets musulmans et chrétiens occupés à des querelles mesquines de minaret et de clocher, les Ottomans allaient remplir un vide idéologique, restructurer l'espace géopolitique, et s'imposer très vite comme les égaux des Mamelouks d'Egypte.

Puis, en 1453, c'est Byzance qui tombe entre leurs mains. Byzance : l'héritière de la Grèce et de Rome, et le plus vieil ennemi de l'Islam. La conquête de Constantinople éclaire en réalité un verset du Coran (« Les Romains ont vaincu, sur une terre très proche, mais après leur victoire, ils seront défaits »), de même qu'un *hadith* du Prophète (« Vous conquérez assurément Constantinople, et béni sera le prince qui le fera, et bénie l'armée qui y entrera »). En conquérant Byzance, les Ottomans auront assouvi ce que Louis Massignon a appelé le « désir de Constantinople ».

L'empire qu'ils se tailleront alors chevauchera trois continents. En son centre on retrouve Istanbul qu'un vœu pieux d'historien dyslexique transformera vite en Islambul : le coeur de l'Islam.

On ne s'étonnera pas après cela que les Musulmans arabes aient constamment recherché l'appui des Ottomans, et c'est vers eux que se tournera la population de Grenade lorsque les armées des Rois Catholiques se feront menaçantes.

Recul d'Istanbul

Au XIX^{ème} siècle cette relation se distendra sous l'effet conjugué du recul turc face à l'Europe et du recul de l'Islam face aux nationalismes. Istanbul commencera alors à s'effacer de l'univers fantasmagorique des Musulmans arabes qui se découvriront plus arabes que musulmans, le point d'orgue de cette tendance étant la Révolte du Hedjaz.

Après quoi chacun suivra son chemin, et les Turcs finiront par transférer leur capitale d'Istanbul vers Ankara sans que l'affaire ne suscite un quelconque intérêt chez les Arabes.

Peur d'Ankara

Quand le monde devint bipolaire la Turquie choisit le camp occidental et la majorité des Arabes celui des non-alignés, et l'ancien désir d'Istanbul céda la place chez les Arabes à une peur d'Ankara.

Dans la dernière décade du XX^{ème} siècle la désintégration de l'Empire soviétique effectua une nouvelle redistribution des cartes. La faillite du socialisme et le recul du nationalisme firent rejaillir l'Islam chez les Arabes, et aussitôt qu'ils eurent cessé de se reconnaître dans les régimes nés de la décolonisation, un glissement subreptice--et positif--s'opéra dans la perception qu'ils avaient des Turcs.

Mais les Turcs continuaient de les snober. Impuissants, les Arabes les regardaient donc signer des traités stratégiques avec Israël et conclure des accords de sécurité avec des régimes arabes répressifs. Et leur frustration était grande, parce qu'à côté de leur peur d'Ankara, on voyait poindre chez eux le vieux désir d'Istanbul : désir d'une force armée musulmane, désir d'un pôle politique islamique.

Frustrés dans leur désir d'Istanbul, certains Arabes s'inventèrent alors un désir d'Islamabad, et d'autres un désir d'Islamintern. Désir de substitution. Certains s'en furent chercher au Pakistan les nouveaux Turcs de l'Islam, alors que d'autres allaient se consoler dans les bras armés des organisations terroristes. D'où l'impasse.

Désir d'Ankara ?

Il se pourrait cependant que les choses évoluent différemment. La balle est assurément dans le camp de la Turquie, qui ne voudra peut-être pas y mettre le prix. Le prix serait pour elle de se convaincre que sa place est en Asie avant même d'être en Europe.

Effectuée de manière judicieuse, l'ouverture de la Turquie vers ses coreligionnaires du sud servirait les intérêts de tous les voisins--sans exception--d'un monde arabe en pleine crise de pouvoir et de société.

En vue de la lobotomie programmée de l'Irak par les Américains un rapprochement turco-arabe contribuerait par ailleurs à relativiser la défaite de l'Islam face à l'Occident chrétien, et à plus long terme une recomposition de l'Islam proche autour d'Ankara devrait encourager l'Europe à s'ouvrir à la Méditerranée musulmane au lieu de continuer de se servir cyniquement de la Turquie comme d'une zone tampon entre elle et ses ennemis, hier le communisme, aujourd'hui l'islamisme.